Mon fils mort, martyr, son père, c'est Kaddour.

Il est le seul de mes fils dont je connaisse le père. Je dirai tout, absolument tout !

"Octobre" m'a délié la langue ! "Octobre" à Alger... je le voyais venir avant qu'il n'arrive. Les enfants en révolte contre leurs pères ne pouvaient manquer de prendre un jour la parole. Les enfants nés dans les bidonvilles — les palais que leur a construits l'indépendance ! — devaient finir par rompre le silence. Ils se moquaient bien de voir leurs pierres fracasser les vitres des voitures, des administrations ou des immeubles !

Je dirai tout, puis j'irai à La Mecque purifier mes os !

Écris mon histoire avec les belles expressions dont tu as le secret. Mon écriture à moi est incapable de traduire mes obsessions, mes pensées secrètes. Mon père m'a initié à l'alphabet et aux mots. En ville, avec les enfants du voisinage, j'ai fait d'autres découvertes. La Révolution m'a enseigné le sens de la réalité. Le professeur mandé par mon fils ministre m'a révélé les tenants et les aboutissants des affaires. Mais mon ciel n'est pas illuminé par l'inspiration littéraire. Écris ce que je te raconte

**Abdelhamid
BENHADOUGA**

Demain un nouveau jour

traduit de l'arabe par

Marcel BOIS

dans ton langage à toi. Je suis débordée par tout ce qui remplit ma tête. Toi, tu sais écrire en couleurs. Tous mes visiteurs me l'ont dit : ton écriture fait parler le silence, tu trouves les expressions qui font mouche. Prends-en à ton aise avec mon histoire, tu as une entière liberté. Donne-lui les couleurs qui te plaisent. Moi, je m'exprime en noir et blanc, je ne suis là que pour attester les faits. Je suis comme une vieille couverture de nomade, tandis que ton langage tisse un tapis de haute laine, qui enchante le regard, avant d'enchanter l'esprit. Comme moi, à ce qu'on m'a dit, tu as vécu dans un de ces villages de montagne qui s'éclairent aux étoiles. Les as-tu connus sous la neige, ces villages ? Je ne pense pas : on m'a dit que tu es né quand les gens commençaient à envisager la grande aventure, à vouloir dissiper la peur, eux dont l'existence était devenue une longue agonie. Aussi, pour comprendre le passé, il faut recourir à ceux qui l'ont vécu. Un passé maudit, impitoyable. Je t'ai confié des documents, ces cahiers, ces lettres, ces photos ; je parle devant toi dans une sorte de délire, de rêve, oui dans une sorte de rêve... Tu as ta propre vie, tes propres souvenirs... Écris à partir de tout cela, je t'en prie, une histoire que liront les enfants nés dans les cliniques et dorlotés dans des draps douilletts ; parle-leur des gosses que leur mère a enfantés dans la fumée du bois vert, tandis que des deux mains elle agrippait une corde suspendue à la poutre noire de suie !

"Octobre" m'a délié la langue. Les monceaux de verre brisé qui jonchaient les rues, la fumée des grenades lacrymogènes, les voitures et les bâtiments, qui flambaient, le crépitement des mitraillettes, le vrombissement des chars me rappelaient d'autres journées... celle du 11 décembre... Mais le sang d'octobre coulait dans des rues souillées par la corruption et l'oubli, tandis que le sang de décembre coulait au sein d'un rêve couleur d'espérance. C'est toute la différence, et il ne faut pas l'oublier !

"Octobre" m'a délié la langue. Je dirai tout, absolument tout, puis j'irai à La Mecque purifier ma vie et mes os.

Les jours que j'ai vécus !... Quelle épopée ! J'étais encore une fillette et déjà le mari de ma mère avait contraint Kaddour à demander ma main, et contraint ma mère à donner son accord.

Moi, je me réjouissais, hantée alors par un rêve qui s'appelait la ville. Maintenant le rêve porte un autre nom : La Mecque ! Puis ce sera le voyage vers l'autre monde. La miséricorde de Dieu est incommensurable !

A Kaddour, mon unique mari, j'ai enfanté des fils qu'il ne connaît pas. Aujourd'hui, si Dieu l'a rappelé à lui, il est sûrement au Paradis...

Écris ce que je te dicte et ce que tu sais. Peu importe si tu mélanges tout. La vie est une, et les misérables partagent la même misère. Tous les malheureux comme toi et moi ont été abusés par le mirage des rêves bleus et des discours mirifiques aux années de sécheresse. Le palais où nous sommes présentement ne doit sa construction ni à ma peine ni à la sueur de mes fils, mais à leurs fusils. Chez les peuples maudits, ce sont les fusils qui ont l'initiative. Quand mon regard se porte sur une ville flanquée de bidonvilles et que je me vois dans ce palais confortable, cela me révolte !

La première fois que je suis entrée dans la ville, j'ai ôté mes grosses chaussures cloutées de montagnarde : le macadam de la rue était plus doux à mes pieds. Un autre souvenir : la première nuit je n'ai pas fermé l'œil jusqu'à l'appel de l'aube ; j'étais fascinée par la lumière électrique. Kaddour dormait profondément. Moi, je croyais que l'ampoule me regardait, qu'elle était amoureuse de moi. Au lendemain des épreuves et du désespoir, le bonheur frappait à la porte de mon cœur. Le bonheur tout proche ! Je le découvrais dans le décor des murs, dans une ampoule électrique, dans un vase de fleurs, dans une simple banane ou un jus de fruits, dans la devanture d'une boutique... Je le lisais dans les regards caressants qui s'attardaient sur mon visage, sur ma féminité.

Aujourd'hui, que reste-t-il de tout cela ?

Je te dirai tout, absolument tout, même ce que l'on ne dit pas. Il faut que les enfants élevés dans la soie sachent pourquoi les enfants des bidonvilles ont brisé les vitres et fracassé les devantures. Il faut qu'ils sachent ce qu'ont enduré leurs grand-mères tatouées !

Les filles qui dorment dans la soie ont honte de nous autres les femmes tatouées. Elles ont sous la main toutes les poudres et

**Abdelhamid
BENHADOUGA**

Demain un nouveau jour
traduit de l'arabe par
Marcel BOIS

les crèmes qu'elles désirent ; l'argent ne leur manque pas pour acheter de quoi se travestir. Nous autres, nous manquions même de pain. Le tatouage est indélébile. Il te rappelle constamment ta jeunesse. Une fois le dessin imprimé sur les parties visibles et invisibles de ton corps, c'en est fini des soins de beauté jusqu'au jour de la résurrection. Regarde mon bras ! il porte toujours, bien vivace, son tatouage bleu, qui témoigne des jours de ma jeunesse, en dépit de tout le temps écoulé depuis ce lointain passé. J'ai eu peur de le montrer à Kaddour, après ce qui s'était passé avec son ex-fiancée.

Le bras de Kaddour portait aussi un tatouage : un cœur transpercé par un sabre. De qui, ce sabre ? Le tatouage datait d'avant son mariage. Un jour, je l'ai interrogé là-dessus. "Un malheur, m'a-t-il répondu, et les malheurs, ce n'est pas ce qui manque !" Bonnes gens, l'amour serait-il un malheur ! Le cœur du pauvre saigne de ne pouvoir aimer, tandis que le cœur du riche étouffe de graisse. Moi-même, j'ai aimé un jeune homme : un amour mort-né !

Une fois, Kaddour, des larmes plein les yeux, m'a demandé : "Est-ce que tu m'aimes ?" Il était ivre, ses vêtements et son corps sentaient le vin. Je ne lui ai pas répondu, j'avais honte. Que lui aurais-je dit ? Mon silence l'a mis hors de lui. Et Kaddour, jaloux ou en colère, ne se contentait pas de vous fusiller du regard ; il se servait de ses muscles et perdait la tête. "Tu n'aimes pas quelqu'un d'autre au moins ?" — "Non, non ! je n'aime personne, je te jure sur la tête de ma mère !" Par peur, je venais de faire un parjure sur la tête de ma pauvre mère.

Je t'en prie, écris tout cela, mais d'une autre manière. Mes paroles à moi sont vieillottes et sans intérêt. Je veux que mon histoire soit belle, autre chose que la vie de tous les jours. Il y a encore des choses dont je ne me souviens plus. Toi seul pourras les saisir au fil de la conversation. Je dis "Bismillah", et tu sais ce qui vient après : "Al rahmân al rahîm" ! C'est bien ça, non ? Je te demande une seule chose : ne défigures pas le visage de mon premier amour, dont j'ai oublié le nom ; ne change rien non plus aux invraisemblances de mon histoire. Ne crains pas de partir en tout sens, pour rapprocher les événements à travers le temps, afin d'abolir la distance qui sépare "octobre" de

“décembre”, ou bien le Bachagha Boualem de Boualem le Bachagha ! Tu comprends ? Et n’aies peur de personne. Si la protection de mon fils ministre te fait défaut, tu peux compter sur mon fils officier : il s’agit de l’histoire de sa mère ! Jamais, je le sais, mes fils ne toléreront que l’on s’en prenne à celui qui écrit la vie de leur mère : ils ont leur fierté. Seul, celui qui est mort au djebel a été semé dans mon ventre par Kaddour, mais le sang de Kaddour coule dans les veines de tous mes fils. Ensemble nous avons hérité de son intrépidité et de son nom.

Écoute, je sais que Dieu me punira pour bon nombre de mes actions. Tous les cheikhs, le vendredi à la télévision, rappellent que les pécheurs seront châtiés, avec une insistance qui ne permet pas le doute. Vas-tu traiter de menteur celui qui affirme que le protecteur du quartier du Hamma, c’est le Monument du Martyr ? Évidemment, non ! Eh bien c’est la même chose pour ce qu’ils racontent sur l’autre vie. Mais, comme dans mon cœur j’en fais confiance à Dieu, je peux t’assurer que mes actions n’ont jamais fait tort à autrui. Mes péchés — et ils sont nombreux — relèvent de la générosité et de la naïveté. Il m’est impossible de repousser quelqu’un désirant ce que je possède. Et j’étais belle ! Les regards éperdus, nés de la frustration, se collaient à mes yeux, à ma poitrine, à ma croupe, avec obstination, avides de me rejoindre. Leur vue ne me rendait pas farouche, mais plutôt accueillante. En ville, les gens ne se connaissent pas : tu fais ce que tu veux et personne ne te demande rien. Ce n’est pas comme au village... J’étais jeune et gracieuse. Le sang bouillait dans mes veines. Ce que les frustrés désiraient, je le possédais...

J’ai enfanté plus d’une fois au lieu de demeurer la mère du seul fils dont Kaddour avait laissé l’embryon dans mon sein. Ces enfants qui me sont nés — tu peux, si tu veux, rire de mon drame — représentent un concentré d’humanité. Ma petite chambre à la Casbah, puis l’appartement loué par ma patronne ont fait office de ruche pour l’espèce humaine. Pardonne-moi, Seigneur ! Mais je n’ai jamais trahi personne, et je n’ai pas enfanté de traître. Tous mes fils ont participé à la Révolution. Mais si tu les voyais maintenant, tu aurais du mal à croire qu’ils ont été des révolutionnaires ! Inutile de te parler de mon fils ministre, tu le connais.

**Abdelhamid
BENHADOUGA**

Demain un nouveau jour

traduit de l'arabe par

Marcel BOIS

La vie transforme les gens, et ils peuvent aussi transformer la vie. Qui aurait cru que moi, la villageoise, l'orpheline à peine vêtue, qui à l'entrée de la ville a quitté ses chaussures pour apprécier la douceur soyeuse du macadam, qui aurait cru que je deviendrais la mère d'hommes que leurs fusils ont conduits aux sommets de la gloire ? C'est pourtant la vérité. Mais qui va le croire ? Quand tu écriras, ne l'oublie pas. Autrement, l'histoire serait terne : un Sahara sans pétrole ni oasis !

Viens me voir quand tu voudras. Je ne dors plus, je me contente de sommeiller et de reprendre conscience. Je dispose de mon temps, présent et passé. Pose-moi sans crainte les questions les plus indiscretes. Je veux que ma vie soit entièrement mise à nu devant les gens comme elle est offerte au regard de Dieu. Si en me lisant on me méprise où on me maudit, cela rachètera mes péchés. À la grâce de Dieu ! Je voudrais accomplir un pèlerinage parfait, qui purifie mon âme et mes os, et ne pas me comporter comme les pèlerins du "trabendo". Mais n'attends pas d'autre récompense que celle de voir ma vie mise à nu !

Si tu prends ton temps pour écrire, si tu choisis bien tes expressions, si dans ton récit tu sais entrecroiser les fils de la trame et ceux de la chaîne, tes efforts n'auront pas été vains.

Va au village, parle avec les gens, interroge-les sur leur vie plutôôt que sur la mienne, qu'ils ne connaissent pas. Tu découvriras d'ailleurs dans leur existence des images de ma propre vie. Ceux qui se rendent au village disent que la vie y est demeurée ce qu'elle était. Il y a, bien sûr, l'électricité, des routes, et même la télévision. Mais les gens, en regardant les programmes, gardent la tête enfouie dans des siècles révolus !

Va là-bas. Dans ce village, chaque détail te dévoilera l'un ou l'autre de mes souvenirs. Je les ai conservés fidèlement comme on retient le Coran par cœur. Je connais tous les coins et recoins du village ; j'en connais les sentiers et les collines, les arbres et les pierres ; je sais ce qui y pousse et ce qui n'y pousse pas. Les enfants d'une même terre sont bâtis sur le même modèle, à partir des éléments fondamentaux : la terre, l'air, l'eau, le soleil...

Tu vois, je cause comme les savants à la télévision ! ...